

Dès qu'il approche son visage de celui de sa mère, il la relance, dirait-on, la vieille femme alors parle, parle, ne peut plus s'empêcher de dévider son écheveau. Elle semble prendre le visage de Laurent, qui est en face d'elle, pour une étrange source d'enthousiasme. En ouvrant la bouche, elle ne sait probablement pas encore ce qu'elle va dire, mais les yeux attentifs de Laurent, son menton, ses pommettes, tout ce que lui rappellent ce regard et le grain de cette peau lui apporte une abondance d'idées et la hardiesse de parler. Laurent approche encore son visage de celui de sa mère. Alors elle se remet à parler. Il s'éloigne, détourne les yeux. Et sa mère se tait. Il refait l'expérience. C'est très impressionnant pour Laurent. Il la met littéralement en transe. Il vient pour cela, il la prépare comme un entraîneur pour que la vieille femme, par un après-midi tout à fait ordinaire, soit soudain dans un état extraordinaire, et qu'elle puisse frémir, elle qui n'a personne et ne connaît plus personne, sous la chaleur et par la véhémence de sa propre voix et les ondulations sensuelles qu'elle provoque dans le matelas à eau, dans les deux oreillers empilés, dans le pied métallique de la perfusion, dans l'arceau qui maintient les draps suspendus comme un dais au-dessus de ses pieds déformés et donne à son lit d'octogénaire l'aspect d'un landau inversé.

Il se rase toujours avec soin avant de venir voir sa mère à la maison de retraite médicalisée. Il se rend compte à quel point son visage compte pour elle, maintenant, puisqu'il est devenu le tremplin, le chemin qui mène au bord, au bord dangereux qu'elle contempera avant d'y lancer sa toupie et de se jeter elle-même, de s'immerger plutôt, dans son propre bavardage, des heures durant, pendant que Laurent avancera et reculera son visage, se balançant de droite et de gauche, sur son siège, en essayant d'attraper — difficilement, ses mains sont restées si petites — la boîte d'Orangina qu'il prend toujours au distributeur du couloir.

Tout de même, cette impétuosité soudain, cette volubilité chez un être aussi profondément désincarné et presque endormi la minute d'avant, c'est effroyable et réel comme un réflexe de bébé. Ça marche à tous les coups, se dit Laurent. Pour le bébé, c'est sa fille (ô petite féline, joie et douceur absolue) qui lui a appris cela autrefois. Il lui grattait, tout doux, sa petite paume (pas plus haute alors qu'une oreille de femme et tout aussi travaillée) et elle répondait à ce chatouillis par une fine contraction des doigts, un mouvement si calme et si certain qu'il était persuadé que sa fille détenait un pouvoir de guérisseuse. Il la voyait, plus tard, chirurgien. Pour une fille, Laurent pense que les autres métiers où l'on se sert des mains sont ambigus : les prostituées sont aussi des toucheuses professionnelles. Que fait-elle aujourd'hui, Isabelle ? Il en a peu de nouvelles depuis qu'elle s'est enfuie en Norvège, à l'âge de vingt-trois ans, avec un homme qui a déplu à

Laurent. Il l'a vexé profondément le jour où il lui donna une poignée de main si sauvage que Laurent hésita mais dut s'écrier lâchez-moi tellement le garçon l'avait tenaillé. « Ne t'inquiète pas, avait dit Isabelle à son fiancé, mon père a des mains si petites qu'on dirait celles d'un enfant de onze ans à peine. Lui acheter des gants, c'est toute une histoire, elles n'ont jamais grandi. »

Tout en pensant à sa fille (celle qui fut sa petite colombe, avec des oreilles mieux ourlées que des timbres-poste), qui a maintenant près de vingt-six ans et s'est tant éloignée de lui, Laurent avance le menton vers la vieille femme, depuis un moment silencieuse. Ses doigts trop courts souplement alignés autour de l'énorme boîte d'Orangina, il écoute tranquillement le babil aussitôt déclenché par cette stimulation.